



Jeanine BERDUCAT

# La ferme du Gros Caillou

Roman

Boul  
Note  
Editions

[www.labouinotte.fr](http://www.labouinotte.fr)

© Éditions La Bouinotte, 2024

Tous droits de reproduction, adaptation et traduction réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-36975-245-5

Coordination éditoriale : GILLES BOIZEAU

Composition couverture : Isabelle GAUDIN-FOMPROIX

Illustration couverture : Linda LOUIS

Composition : Aurélie CAMARASA – aurelie.camarasa@yahoo.fr

Remerciements de l'éditeur à Michèle JUSSERAND et Jocelyne GUËTRE

Jeanine BERDUCAT

# LA FERME DU GROS CAILLOU

*ROMAN*

Éditions La Bouinotte  
26, rue de Provence, 36000 Châteauroux  
[www.labouinotte.fr](http://www.labouinotte.fr)  
2024

## INFOS TECHNIQUES

**TITRE :** La ferme du Gros Caillou

**GENRE :** roman

**AUTEUR :** Jeanine Berducat

**FORMAT :** 15 x 21 cm

232 pages

**EDITEUR :** La Bouinotte

**ISBN :** 978-2-36975-245-5

**EAN :** 9782369752455

**PRIX PUBLIC :** 19 €

**POIDS :** 305 g

**SORTIE :** 12 juin 2024



9 782369 752455

## DISTRIBUTION

• Éditions La Bouinotte  
26 Rue de Provence  
36000 CHÂTEAUROUX  
02 54 60 08 06  
SIRET : 390 998 375 000 62

Commerciale :  
Vanessa GAGÉ  
06 79 97 86 88  
vanessa.gage@labouinotte.fr

Gestion des commandes :  
Juliette MASCLE  
commandes@labouinotte.fr

## RÉSUMÉ

Dans sa ferme du Gros Caillou, entre Berry et Limousin, Roland attend l'heure de la retraite. Ce « vieux garçon », comme on dit, n'espère plus grand-chose de l'existence. Entouré de ses parents, il entretient les cinquante hectares de son élevage à l'ancienne qui attisent l'avidité des jeunes agriculteurs de la commune.

Mais la vie réserve bien des surprises. Jérôme, son neveu, « presque fils » des étés d'enfance passés là en sa compagnie, est de retour à la ferme. Traumatisé par un accident de la route, le jeune homme vient panser ses plaies. Et reprend goût aux travaux des champs, oubliés dans le tourbillon de l'adolescence. C'est aussi le choix de Richard et sa famille, Parisien en rupture, qui investit une maison familiale abandonnée pour s'installer comme maraîcher bio, malgré les regards méfiants et les sourires moqueurs ; Richard, le fils de Lili, grand amour de Roland, partie dans la capitale quarante ans plus tôt, dans l'espoir d'une vie meilleure.

Peu à peu, le village renaît d'une énergie nouvelle. Mais les orages couvent, quand affleure l'amertume des destins contrariés.

Avec ce roman, Jeanine Berducat évoque un monde paysan en quête de sens, qui lutte pour sa survie. Au travers d'une histoire familiale touchante, surgissent les raisons de croire en l'avenir, par la transmission des valeurs et la puissance des liens affectifs.

## AUTEUR

### **Jeanine BERDUCAT**

Jeanine Berducat publie son premier livre, *La Craie pour l'écrire*, en 1989. Suivront près d'une trentaine d'ouvrages, consacrés en grande partie au monde paysan et à la ruralité. Ses romans vont la révéler au grand public et la consacrer comme une autrice populaire. Elle a par ailleurs adapté plusieurs de ses fictions en son-et-lumière. Elle est également Chevalier de la Légion d'Honneur.

De la même autrice  
Chez le même éditeur

- La Craie pour l'écrire*, 1989  
*Léonie femme de la terre*, 1992 (réédition en 2020)  
*François le maçon*, 1993  
*Octave le déraciné*, 1994  
*Martin le maître d'école*, 1996  
*Les Coureux de la pleine lune*, 1998  
*La Meunière de Fontbelle*, 1999  
*Le Pré des Églantines*, 2001  
*Paysans*, 2002  
*Les Ronces du sentier*, 2003  
*Le Seigneur du Plaix Joliet*, 2005  
*Paysans d'aujourd'hui*, 2006  
*Cœur de pierre*, 2008  
*Gens ordinaires et gestes oubliés*, 2009  
*La Maison de Louise*, 2011  
*La Vivandière de l'Empereur*, 2011  
*Les Objets ont une histoire*, vol. I, 2012  
*Jeanne des eaux vives*, 2012  
*Un Vent de liberté*, 2013  
*La Môme Églantine*, 2015  
*Les Objets ont une histoire*, vol. II, 2016  
*Une moisson d'Étoiles*, 2017  
*Les Secrets de Lise*, 2018  
*La Messagère de l'espoir*, 2019  
*La Croisée des chemins*, 2020  
*D'ombre et de lumière*, 2021  
*Les évadés de l'Île de Ré*, 2023

*À mon fils Cédric, paysan d'aujourd'hui  
Qui a eu la lourde charge de perpétuer la ferme familiale.*

## I

Roland perçut leur cri aigu bien avant de les voir. Il sortit aussitôt de la grange, les yeux scrutant le ciel pour les observer. En ce début mars, elles annonçaient le printemps, et jamais il ne ratait le passage des grues, fasciné par ces grands oiseaux si disciplinés qui traversaient la France en bandes interminables, zébrant le ciel d'un trait continu. Souvent, elles formaient un gigantesque V, battant inlassablement leurs ailes derrière le chef de groupe. À chaque fois, en homme de la terre à l'esprit cartésien, il les suivait de son regard placide jusqu'à ce qu'elles ne soient plus qu'un minuscule point noir à l'horizon. Elles lui apportaient la part de rêve qui manquait à sa vie routinière, un parfum d'évasion qu'il n'osait même pas envisager. Savoir que ces échassiers si élégants rejoignaient la Scandinavie, suivant par instinct leur itinéraire pour nidifier et se reproduire, le laissait sans voix. Ces animaux donnaient une belle leçon de vie aux êtres humains. Mais s'ils étaient profondément ancrés dans l'inconscient paysan, en tant que rituel, rythmant

les saisons, Roland se demandait si les nouveaux agriculteurs savaient encore jeter un regard d'enfant sur le vol des grues.

Il fixa leur long cortège qui se confondait au gris du ciel jusqu'à ce qu'elles disparaissent complètement. Alors, il revint à pas lents vers la maison où Madeleine, sa mère, était occupée à éplucher des légumes, assise à la table de chêne. Elle portait ses cheveux blancs rassemblés en chignon sur la nuque et son visage ridé et patiné par le vent et le soleil, toujours éclairé d'un grand sourire, affichait bien ses quatre-vingts ans. Mais, toujours active, elle veillait jalousement sur son statut de maîtresse de maison qu'elle n'avait pas eu à céder à une quelconque bru. Pendant des années, elle avait usé son corps à prendre soin des bêtes, à participer aux travaux des champs. Malgré sa fatigue, elle continuait à assurer les repas pour René son époux et Roland leur fils de cinquante-huit ans, un vieux gars comme on disait à la campagne. Cette vie de labeur, il ne l'avait pas choisie, il ne l'avait pas rejetée non plus. C'était ainsi, quand on naissait paysan, on chaussait les bottes une fois pour toute et on ne les quittait que pour mourir, sans se poser de questions, sans jamais chercher à savoir si c'était mieux ailleurs. Chaque matin, il se levait pour travailler, accomplissant les tâches rituelles de l'aube au crépuscule.

— J'ai entendu crailler. Les grues remontent ? demanda la mère.

— Oui répondit-il, elles sont nombreuses ! Avec elles, l'hiver prend fin. Les hirondelles ne vont pas tarder à arriver.

Comme tous les hommes de la terre, Roland vivait au rythme de la nature, observant le moindre bruissement d'animal, détectant le plus minuscule changement, vivant à l'unisson avec son environnement.

À ce moment, le père entra, la casquette vissée sur la tête. Son visage buriné et creusé de profondes rides, abritait de petits yeux vifs et pétillants. Il marchait légèrement voûté, gêné par une perpétuelle sciatique, mais courant toujours de l'étable au champ avec le travail comme seule religion.

— Le veau de la vache 740 a un peu de diarrhée, déclara-t-il.

— Je vais préparer de l'eau de riz pour lui faire boire, proposa la mère, toujours prête à rendre service.

— Oui, dit Roland mais si ça persiste, on appellera le vétérinaire car il faut qu'il soit d'aplomb pour la mise au champ dans trois semaines. Les vaches commencent à meugler, elles veulent prendre l'air.

Faraud, le border collie qui dormait près de la cheminée vint chercher une caresse auprès de son maître, frétilant de la queue. Ce chien intelligent au regard vif, très attentif au troupeau, rendait de grands services.

— Ah tu as compris le mot vache, toi ! lui dit Roland. Tu vas t'en donner à cœur joie ! Tu as prévu de mordre leurs jarrets pour les mettre dans le droit chemin !

La ferme du Gros Caillou avait traversé le temps, de génération en génération dans la famille Cauret, portant en elle la trace des hommes et des femmes qui y avaient vécu et trimé tout au long de leur vie. Une maison carrée,

une cour cernée de bâtiments contenant l'étable, la grange, le hangar et à l'arrière, une petite stabulation, seule innovation qui avait vu le jour une vingtaine d'années plus tôt pour loger les bêtes devenues plus nombreuses. Cette propriété, âprement acquise et agrandie pierre par pierre par des ancêtres besogneux, devait sans doute son nom à un gros rocher arrondi qui s'élevait à l'entrée de la cour, immuable, comme un gardien du temps. À perte de vue, les champs, et encore les champs qui dévalaient en cascades dans un dégradé de vert, coupés ici et là par des haies touffues. Des terres vallonnées, laissant apparaître les taches plus sombres des bosquets. Parfois, quelque rocher de granit affleurait car ici la pierre était omniprésente. La ferme tournait le dos au village de Roc Epine situé à trois cents mètres et relié par une petite route bucolique. Entre les deux, la vallée encaissée d'un ruisseau apportait un autre charme au paysage. Le hameau regroupait plusieurs habitations qui avaient été de petites fermes autrefois. Roland se souvenait de sa jeunesse au milieu de multiples exploitations de faibles superficies. Puis, peu à peu, les jeunes étaient partis, attirés par un travail plus facile et mieux rémunéré à la ville et ils n'étaient jamais revenus. Lui, il était resté !

Aujourd'hui subsistaient deux agriculteurs. Le premier d'une quarantaine d'années, le second la cinquantaine, avaient repris toutes les parcelles des alentours. Ils se nommaient Martial Jubard et Éric Barataud. Contrairement à Roland qui demeurait traditionnel dans ses méthodes, eux, à la tête de grandes superficies, pratiquaient une agriculture

moderne qui déroutait un peu le paysan du Gros Caillou. Les autres maisons du hameau étaient occupées par des retraités ou transformées en résidences secondaires dont les volets ne s'ouvraient qu'aux beaux jours. Deux kilomètres plus loin, se dressait le bourg de Saint-Marc le Sec, pelotonné autour de son clocher. Guère plus de trois cents habitants, le café, la boulangerie, et le tour était fait ! L'épicerie avait fermé depuis longtemps. Seuls les plus âgés s'en souvenaient ! Les habitants se rendaient au supermarché à Aigurande ou à La Châtre, les deux villes les plus proches.

Lorsqu'il eut fini son travail auprès des bêtes, Roland sortit et fut surpris par la douceur de l'air. Une lumière argentée baignait la cour et il aperçut deux merles qui se pourchassaient dans la haie. Les oiseaux savaient, mieux que quiconque, reconnaître les prémices du printemps. L'hiver s'en allait, tel était le message des grues ! Il avait pris l'habitude de se rendre au bourg chaque matin. Il gara sa voiture sur la place déserte de l'église et se dirigea d'un pas mesuré vers l'unique bistrot tenu par la Solange. La façade à la peinture écaillée témoignait de l'ancienneté de l'établissement. Il ne savait pas pourquoi il aimait se retrouver là, accoté au comptoir, sirotant lentement un petit verre de blanc. C'était sa récréation, son évocation vers un ailleurs qui le sortait de la bouse et des récriminations de ses parents. Il savait qu'il retrouverait invariablement le Toine, un vieux gars de 70 ans, cheveux hirsutes, yeux malicieux et verve caustique. Ancien cantonnier de Saint-Marc, il aimait un peu trop la bouteille, mais le matin, il demeurait un compagnon

agréable, au courant de toutes les nouvelles du pays ou évoquant les anecdotes du temps passé. Autre client assidu, Calmivette, un ancien paysan qui vivait avec sa femme dans un hameau voisin. Il devait son surnom au fait qu'il usait abondamment de calmant pour ses vaches afin de les rendre plus dociles. L'homme, grand, sec, le regard sombre, blaguait volontiers et ses conversations amusaient l'assemblée. Hormis ces trois habitués, le reste de la clientèle variait selon les jours. Pour Roland, c'était l'occasion de voir du monde, d'écouter, d'observer, d'entendre autre chose que les informations de la télévision, de se sentir appartenir à une communauté. L'été, les Parisiens venaient chercher le journal. Certains, toujours pressés, repartaient sans un mot, d'autres buvaient un café et tentaient de discuter avec les autochtones. Les jours d'enterrement, la salle grouillait de monde dans un brouhaha indescriptible. La Solange, les joues rouges, les verres à la main, tournoyait entre les tables, ne sachant plus où donner de la tête. La soixantaine, des formes plantureuses, toujours avenante, elle savait communiquer avec tous. Elle avait repris le bar à la suite de ses parents, y consacrant sa vie car elle n'avait pas eu d'enfants et son mari, mécanicien à Aigurande, s'absentait pour la journée. Ayant de moins en moins de clients, le commerce déclinait et, après elle, ce serait fini. Il faut dire que le bourg de Saint-Marc avait bien changé durant ces cinquante dernières années. Roland se souvenait du va-et-vient incessant dans les rues lorsqu'il allait à l'école, de la nuée de gamins qui s'échappaient à la sortie, du dernier forgeron qui tapait

avec vigueur sur l'enclume, de l'épicerie où ils achetaient des bonbons, du boucher sur le pas de sa porte, son tablier maculé de sang. Un bourg explosant de vie, de rires, de cris, de conversations ! Une autre vie, une autre époque ! Aujourd'hui des maisons vides, des pancartes « À vendre », presque plus de boutiques. D'ailleurs, le boulanger, Pierre Allouis essayait de poursuivre son activité jusqu'à la retraite en grignotant des tournées sur les communes voisines pour conserver son chiffre d'affaires.

— Salut la compagnie ! lança Calmivette en entrant dans le bar. Eh ben ya pas grand monde encore ce matin ! Allez la Solange, verse-moi un coup de blanc. Faut attaquer sec pour garder le moral !

— C'est-y que t'aurais le gueurlet<sup>1</sup> ? lança le Toine.

— Non pas de danger ! Mais faut s'accrocher. La mère Levade a passé cette nuit, encore une habitante de moins à Saint-Marc !

— Dis-donc, reprit Roland, elle était pas toute jeune ?

— Non, elle bordait les 95 ans. Mais toujours active. Il y a trois jours, elle ramassait encore les pissenlits pour ses lapins. Ce matin, les volets ne s'ouvraient pas. Ma femme a tambouriné à la porte. Pas de réponse. Elle a téléphoné à sa fille qui travaille au supermarché d'Aigurande. Elle est venue aussitôt et l'a trouvée froide dans son lit. Une belle mort !

— Oui, commenta le père Toine, c'est pas comme tous ceux qui traînent un cancer et s'en vont à petit feu. À ce

---

1. Avoir le gueurlet : être déprimé.

propos, on m'a dit que la femme à Martial Jubard est partie se faire opérer d'un sein. C'est y pas malheureux à 45 ans avec deux gamins.

— Ah ! si c'est pris à temps, cela se soigne bien maintenant ! ajouta Solange.

Et ainsi, chaque matin, les trois compères passaient en revue les nouvelles du village, détricotant les destins de chacun, donnant de l'importance au moindre évènement pour chasser l'indifférence, repousser la désertification et tisser une sorte de lien entre ceux qui résistaient.

Quand Roland poussa la porte de la maison, trois couverts attendaient sur la table et Faraud lui fit fête. Il ignora l'œil désapprobateur que lui lança sa mère, comme à chaque fois qu'il rentrait du bistrot et il alla se laver les mains dans l'évier installé à la place de l'ancienne bassie<sup>1</sup>. La maison avait été réparée, gardant néanmoins des reliquats de la grande pièce d'autrefois : ses solives, sa cheminée dans laquelle trônait une cuisinière à bois blanche, sa pendule comtoise qui venait de l'arrière-grand-mère et continuait à égrener les heures. Cependant, le modernisme était entré à travers un réfrigérateur, un téléviseur, du carrelage posé au sol. Une salle de bains et des WC avaient été annexés sur le côté. Il fallait vivre avec son temps, mais sans excès, sans déploiement de luxe, en dépensant avec parcimonie.

— J'ai fait boire de l'eau de riz au veau, déclara le père et je l'ai isolé pour qu'il ne tète pas sa mère. On va le surveiller.

---

1. Bassie : large pierre servant d'évier autrefois.

— Oui, reprit Roland, cet après-midi, je vais épandre le fumier car il va falloir penser à labourer le champ pour planter les pommes de terre.

— Le fils Barataud a semé son orge de printemps toute la journée, hier, dit la mère. Il a encore changé de tracteur. Plus ça va, plus il est gros ! Yen a pour des sous, un pareil monstre ! Je sais pas où on va !

— Oui, mais je ne voudrais pas avoir à payer ses traites. Les jeunes ne fonctionnent qu'avec des emprunts ! répliqua Roland d'un ton amer.

La forme que prenait l'agriculture nouvelle déstabilisait Madeleine. Elle gardait en elle les valeurs paysannes qu'on lui avait inculquées, celles du travail bien fait, de la patience et du respect de la nature. Au Gros Caillou, l'évolution était entrée à petits pas. Roland exploitait cinquante hectares et possédait une trentaine de vaches limousines. Les veaux, mis à l'herbe avec leurs mères au printemps se vendaient à l'automne en broutards. Une vingtaine de moutons complétait le cheptel, bien utiles pour nettoyer le verger, ou manger l'herbe de prés pentus que l'on ne pouvait pas faucher. Madeleine demeurait maîtresse d'une gigantesque basse-cour qui s'égaillait librement dans la cour car elle se refusait à les enfermer comme le faisaient les quelques personnes qui en élevaient encore. Elle avait gardé deux vaches laitières qu'elle continuait à traire matin et soir pour la consommation familiale. Elle fabriquait son beurre et faisait même quelques fromages. Elle nourrissait également un cochon que l'on sacrifiait en décembre, remplissant le

congélateur d'une viande saine et bon marché. La ferme avait donc gardé son aspect d'antan, malgré l'apparition du second millénaire et la brave femme ne pouvait comprendre que les agriculteurs d'aujourd'hui, épris de vitesse, achètent leur lait en brick et leurs volailles en barquettes.

Roland s'était équipé de matériel agricole au fil du temps, un premier tracteur sans cabine lorsqu'il avait débuté. Il l'avait toujours gardé pour les petits travaux et ensuite il en avait acheté un plus gros, plus perfectionné, trouvé d'occasion comme le reste de son matériel : semoir, presse à foin, charrue, distributeur d'engrais. Cela lui suffisait bien pour le peu de cultures qu'il réalisait ! Il engageait un entrepreneur pour battre son grain et même si son revenu s'avérait maigre, en réduisant les dépenses, il s'en sortait. Les agriculteurs modernes brassaient l'argent à la pelle, multipliant les charges et vivant dans un endettement perpétuel qui faisait l'affaire des banques. Il savait bien que son cas était différent. Célibataire, après lui il n'y aurait plus personne pour exploiter le Gros Caillou. Il n'osait pas trop penser au jour où le maquignon viendrait chercher ses vaches, où l'étable serait désespérément vide. Pourtant il faudrait bien arrêter un jour car ses épaules douloureuses le rappelaient à l'ordre et l'hiver c'était de plus en plus dur de se lever pour les vêlages. Quand il prendrait la retraite, un jeune viendrait reprendre les terres pour agrandir sa ferme. D'ailleurs, il avait remarqué l'intérêt subit d'Éric qui prenait le temps de venir lui parler, qui lui proposait ses services pour certains travaux. Il préparait le terrain pour l'avenir. Dans deux

ans, il pensait arrêter, même si ce n'était pas du goût de ses parents. Il savait bien que le montant de sa pension serait très bas, tel était le lot des agriculteurs ! Mais il n'avait pas non plus de gros besoins. À quoi bon se crever quand on n'a pas de successeur ! Il ne savait pas à quoi il s'occuperait alors, car sa vie n'avait été emplie que par le travail, mais parfois il en avait marre de rentrer fourbu, le dos douloureux, la tête vide. Il irait peut-être à la pêche, il sortirait un peu. Le Robert, un ami d'enfance fréquentait le club du troisième âge à Aigurande, allant taper la belote et manger des gâteaux tous les jeudis. Et chaque année, il partait une journée en voyage en car. Peut-être que ça ne lui déplairait pas d'en faire autant ! Il n'avait jamais vu la mer. Seul son service militaire l'avait conduit à Nancy !

De toute façon, même si le père avait fait sa donation en gardant la jouissance de ses biens, seule la moitié des terres lui appartenait, puisque sa sœur Gisèle avait également reçu sa part. Plus jeune de deux ans, elle vivait à Paris où elle travaillait comme vendeuse aux Galeries Lafayette. Avec Michel, son mari, ils venaient toujours la dernière semaine d'août au Gros Caillou, redonnant vie à la vieille bâtisse. Mais c'est à leur fils, Jérôme, que Roland demeurait le plus attaché. Le gamin passait toutes ses vacances à la ferme et le paysan attendait sa venue avec impatience. Il aimait l'emmener sur son tracteur, le plonger dans la moiteur de l'étable, lui faire toucher le flot mouvant du blé. Transmettre à un enfant lui paraissait être la plus belle récompense d'une vie de labeur. Le petit garçon adorait ces moments partagés

et l'agriculteur avait même caressé le secret espoir de le voir un jour lui succéder. Mais à l'âge de 15 ans, ses venues s'étaient espacées. Attiré par d'autres centres d'intérêt, il restait enfermé à la maison, tapotant inlassablement sur un écran. Profondément affecté par cette attitude, son oncle avait l'impression d'avoir échoué, d'avoir perdu leur connivence. Depuis deux ans, il ne l'avait pas revu sauf en coup de vent pour le repas de Noël. Il s'apprêtait à passer le bac en juin et il rejoindrait le lot des gratte-papiers qui gouvernaient le monde. Depuis la défection de son neveu, Roland n'en avait rien dit, mais il portait en lui une plaie ouverte.

Dans sa ferme du Gros Caillou, entre Berry et Limousin, Roland attend l'heure de la retraite. Ce « vieux garçon », comme on dit, n'espère plus grand-chose de l'existence. Entouré de ses parents, il entretient les cinquante hectares de son élevage à l'ancienne qui attisent l'avidité des jeunes agriculteurs de la commune.

Mais la vie réserve bien des surprises. Jérôme, son neveu, « presque fils » des étés d'enfance passés là en sa compagnie, est de retour à la ferme. Traumatisé par un accident de la route, le jeune homme vient panser ses plaies. Et reprend goût aux travaux des champs, oubliés dans le tourbillon de l'adolescence. C'est aussi le choix de Richard et sa famille, Parisien en rupture, qui investit une maison familiale abandonnée pour s'installer comme maraîcher bio, malgré les regards méfiants et les sourires moqueurs ; Richard, le fils de Lili, grand amour de Roland, partie dans la capitale quarante ans plus tôt, dans l'espoir d'une vie meilleure. Peu à peu, le village renaît d'une énergie nouvelle. Mais les orages couvent, quand affleure l'amertume des destins contrariés.

Avec ce roman, Jeanine Berducat évoque un monde paysan en quête de sens, qui lutte pour sa survie. Au travers d'une histoire familiale touchante, surgissent les raisons de croire en l'avenir, par la transmission des valeurs et la puissance des liens affectifs.

### **Jeanine BERDUCAT**

Jeanine Berducat publie son premier livre, *La Craie pour l'écrire*, en 1989. Suivront près d'une trentaine d'ouvrages, consacrés en grande partie au monde paysan et à la ruralité. Ses romans vont la révéler au grand public et la consacrer comme une autrice populaire. Elle a par ailleurs adapté plusieurs de ses fictions en son-et-lumière. Elle est également Chevalier de la Légion d'Honneur.

**19 €**

ISBN : 978-2-36975-245-5



9 782369 752455